Mehdi Meddaci
Comment dormir sur l'eau…

Bien qu'une situation migratoire se perçoive à travers les *films exposés* de Mehdi Meddaci, celle-ci ne constitue pas, semble-t-il, le *moteur* secret de son travail. Si l'artiste convoque bien des sujets maghrébins et subsahariens, c'est que leur déracinement en fait des êtres décentrés, dotés d'un regard distancié. Certes, la dimension biographique de ce jeune Franco-Algérien de culture kabyle y reste fondatrice. Mais dans ces propositions d'une simplicité archétypale qu'il conçoit plutôt comme des "*blocs de durée visuelle*", ce qui importe avant tout est de leur conférer une puissance de sidération photographique propre à suspendre en elles toute finalité diégétique.
Aussi, l'installation de ces sortes d'amorces narratives se fera-t-elle davantage par "*balises*" ou par "*étoilements*"... Vocabulaire marin et stellaire qui renvoie à un ordre libre te naturel. C'est face à cet ordre plus phénoménologique que les antihéros de Meddaci, "*corps qui regardent défiler le temps*" occupent, semble-t-il, un poste d'observation. Celui d'un déroulement filmique projeté qui suppose l'idée que tout spectateur se fait d'un récit. Introspection critique qui vise un cinéma qui ne peut se satisfaire "*d'être seulement ce qu'il est*". Ainsi, ces images ralenties impliquent-elles d'emblée par leurs stases psychiques, la suspension de tout scénario convenu. Contre toute attente les propositions scéniques, dépouillées et minimales, qui en découlent ouvrent une brèche permettant à l'artiste de "*réenvisager le sentiment*" germe pas si lointain de cet un invariant mythique insoupçonné que l'artiste percevra en ces non-acteurs...
Sur une scène flottante, des jeunes glissent dans l'eau comme pour disparaître dans l'espace liminaire de potentielles narrations. Sur la rive, ces brise-lames de béton que d'autres longent encore, semblent occulter une mer matrice de récits. Désoeuvrés et désorientés, on les voit aimantés par ce hors-champ subliminal.
Meddaci s'immerge d'autant dans l'énergie du lieu. Car il s'agit là d'un Sud politique qui n'est pas le seul produit d'un hasard biographique. Ambigu, ambivalent, il présente des allures de frontières : rivage, balcon, débarcadère, bastingage de bateaux. Ailleurs, les aires de quartiers populaires, sites semi déserts que ces êtres occupent, sont encore ceux d'une hypnose aveuglante dont la fortuite métaphysique renvoient aux places vides d'un De Chirico.
Privilégiant ces gens simples parmi lesquels il recrute ses non-acteurs, Meddaci joue de leur inertie comme d'un ressort de remémorations existentielles. Et plutôt que leur dicter une scène centrale ou aboutie, il filme, lors de répétitions, leurs gestes, "*saisis dans leur vérité, à la limite du document*". Leur parole, nécessaire ou naïve, intrigue, tel cet improbable défi de *dormir sur l'eau*... Expression analogue à *faire la planche* qui se traduit en italien par "*fare il morto*" *(faire le mort)*. De fait, il est beaucoup question de mort sociale chez ces jeunes sujets qui, comme bernés par le réel, semblent *ne rien faire* de la journée. L'artiste évoque, de ses souvenirs d'enfance à Montpellier, ces " *paroles lancées d'une fenêtre à l'autre, comme au Maghreb*", ces jeux consistant à jeter un sac en plastic en guise d'inaugurale expérience de la gravité ou encore ce curieux lancer des pastèques du haut d'une tour... révélant une sensibilité à une spatialité complexe essentiellement marquée par l'échange. Et ceci, bien qu'il suspecte avec Jacques Rancière qu'en chacun de nous subsiste un lien à l'opacité... Les titres des oeuvres trahissent ausi un type de temporalité qui pourrait se définir comme sociale et métaphysique : "*Lancer une pierre*", "*Les yeux tournent autour du soleil*", "*Nous nous sommes levés*"... comme si s'accomplissait ici une révolution immobile. Révolution à entendre sans doute aux deux sens du terme : astrale et politique.

Michèle Cohen-Hadria